

# LA FEMME OURSE



KAROLINA RAMQVIST

---

# LA FEMME OURSE

Traduit du suédois  
par Marina Heide

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Björnkvinnan*  
© Karolina Ramqvist, 2019

Et pour la traduction française :  
© Buchet/Chastel, Libella, 2021  
Cet ouvrage a été traduit avec l'aide du Swedish Arts Council  
et publié en accord avec Ahlander Agency.

ISBN : 978-2-283-03437-8

*« Il semble, à vous ouïr parler, dist Simontault, que les hommes prennent plaisir à ouïr mal dire des femmes, et suis seur que vous me tenez de ce nombre-là ; parquoy, j'ay grande envie de dire bien d'une, à fin de n'estre tenu de tous les autres pour mesdisant. – Je vous donne ma place, dist Emarsuite, vous priant de contraindre vostre naturel pour faire vostre devoir en nostre honneur. » À l'heure, Simontault commença : « Ce n'est chose si nouvelle, mes Dames, d'ouïr de vous quelque acte vertueux, que, s'il s'en offre quelqu'un, il me semble ne devoir estre celé, mais plustost escript en lettres d'or, à fin de servir aux femmes d'exemple et aux hommes d'admiration, voyant en sexe fragile ce que fragilité refuse. C'est l'occasion qui me fera raconter ce que j'ay ouy dire... »*

MARGUERITE DE NAVARRE, « Soixante-sixième nouvelle »,  
*L'Heptaméron des nouvelles*, 1559



Je me rends compte à présent que cette histoire n'a ni début ni fin. J'écris qu'elle commence par la mort, parce que c'est tout ce qui me paraît sûr. Son père disparaît, la laissant seule. Voilà tout ce que je sais.

Les premiers jours, quand je pensais à elle, un dessin m'apparaissait. J'ignorais à ce moment-là qu'il existait une représentation d'elle sur cette île. Mais le dessin qui me venait en tête était différent, quelques traits gribouillés au stylo à bille sur un morceau de papier froissé. Une île symbolisée par un petit arc de cercle et une courbe délimitant la frontière entre la terre et l'eau qui la cernait. Ce croquis s'imposait à moi dès que je songeais à elle.

Sans doute était-ce lié au caractère extraordinaire de cette histoire, ou du moins, à la perception que j'en avais eue la toute première fois. C'est une amie qui me l'avait racontée en quelques mots. Peut-être aussi quelqu'un d'autre, j'ai oublié. Aujourd'hui, alors que je détache les yeux de mon ordinateur et tourne la tête vers mes enfants qui dorment dans la pièce voisine pendant que j'écris ces lignes, je vois à leurs visages et sur leurs corps que bien des années se sont écoulées. Je le constate tous les jours aux mots qu'ils emploient, aux jeux qui les occupent, à leurs doigts sur les écrans ; à cette façon qu'ils ont désormais de s'approcher de moi quand ils ont besoin de quelque chose, au lieu de brailler.

Quoi qu'il en soit, mon amie avait découvert cette histoire dans un livre qu'elle avait chez elle depuis longtemps, une anthologie

consacrée aux femmes rescapées à travers l'histoire. Nous étions dans l'un de nos cafés favoris, et elle avait sorti l'ouvrage de son sac à main pour me le montrer. Je ne me souviens plus si la couverture était claire ou sombre, ni de ce que j'ai répondu ou pensé à ce moment-là. Ma mémoire n'est pas fiable, et je ne crois pas que celle des autres le soit davantage. On ne se rappelle que ce qu'on veut, comme on le veut, et le reste, on s'autorise à l'oublier. Nous oublions les gens qui ne signifient rien à nos yeux, nos propres gestes et nos propres paroles quand d'autres s'en souviendront à jamais, et nous oublions les gestes d'autrui et les paroles qui nous ont été adressées.

Je me souviens que mon amie m'a parlé de Marguerite de la Rocque, même si je ne crois pas qu'elle ait mentionné son nom – ce nom, je le lui ai donné moi-même un peu plus tard, tandis que je marchais dans la neige pour rentrer à la maison –, mais je me vois encore les yeux rivés sur la table qui nous séparait, les tasses et les verres, nos téléphones posés là, entre nous. Quand j'y repense, je ne sais plus si l'une de nous a sorti un bout de papier et un stylo pour dessiner l'île, la situer sur le globe, ou si ce croquis n'a en réalité jamais existé. Ce souvenir pourrait s'être construit a posteriori dans mon esprit. Peut-être y avait-il ce dessin sur la table, peut-être que non. En tout cas, longtemps après, c'est la première chose qui m'apparaissait lorsque je pensais à Marguerite, et peu à peu, cette représentation mentale a fait place à une sorte d'image de la réalité telle que je la concevais à ce moment-là, avant que je ne me lance dans cette entreprise : l'île et ce qui l'entourait, un immense estuaire déjà réputé à l'époque pour être le plus grand du monde. L'océan, la terre ferme, ces mers polaires, toutes ces îles et ces écueils qui gelaient et ne formaient plus qu'un en hiver, réunis par la glace, un désert à des dizaines de milliers de kilomètres à la ronde. Des étendues

## LA FEMME OURSE

blanches à perte de vue, abandonnées comme toute cette partie du monde. Du Mexique à l'Alaska, tout un continent inhabité s'étirant du nord au sud, d'est en ouest – et au milieu de cette immensité, une seule âme humaine.

Voilà en tout cas ce qu'on m'avait décrit.

Peu après, je me tenais plantée dans la neige devant un passage piéton de notre rue, qui était agitée d'un flot de circulation aussi dense qu'un grand bateau fait de plastique et de nylon noirs. Il neigeotait, rien de glacial encore, à peine quelques degrés en dessous de zéro, et pourtant, je grelottais comme si le frisson venait de moi, comme si ma chair avait gelé de l'intérieur. J'avais récemment remarqué que je n'étais plus capable de résister ni au froid, ni à l'obscurité qui s'installe sur nos contrées nordiques à l'automne et règne tout l'hiver jusqu'au retour du printemps.

Mon fils avait un peu plus d'un an et sa sœur, couchée à côté dans la poussette double, quelques mois seulement. Ma grande venait juste de commencer l'école primaire. C'était l'année de mes trente-cinq ans. D'une certaine manière, je m'étonnais encore d'avoir trois enfants. On me demandait souvent ce que j'éprouvais dans ce rôle de mère, ce que ça impliquait, d'en avoir deux si rapprochés. Je répondais que c'était facile. Et je crois bien que j'étais sincère – sans doute l'amour que je ressentais pour ces petits m'empêchait-il de voir la réalité en face. Mais je sais aussi qu'une partie de moi voulait que ce soit facile. Il le fallait, je n'avais pas le droit d'assombrir cette merveille qu'est la création de la vie, l'émergence de nouvelles existences.

Le gel et l'obscurité s'étaient retranchés dans mon corps où ils se confrontaient mutuellement. Il faisait froid même entre nos quatre murs, parce que le système de chauffage de notre appartement ne fonctionnait pas bien. Alliée au manque de lumière, cette lutte permanente avec la température m'épuisait, jour après jour, la fatigue s'abattait sur moi au moindre effort. J'allais de pièce en pièce dans des chaussons en peau de mouton, et où que je m'installe pour lire, écrire ou allaiter, je trouvais une couverture dans laquelle m'emmitoufler. Quand je sortais, j'enfilais un sous-pull en laine sous mes vêtements et une affreuse doudoune que j'avais achetée pour trois fois rien sur Internet et qui m'arrivait à la cheville. Mais j'avais beau faire, je n'arrivais pas à me réchauffer.

Apparemment, c'étaient les hormones, une glande du système endocrinien qui agissait sur le métabolisme et divers autres processus, et qui, en dysfonctionnant, provoquait toutes sortes de symptômes. Mon médecin avait affirmé que c'était sans danger et très fréquent chez les femmes de mon âge avec un travail et des enfants en bas âge. Souvent, les choses pouvaient empirer lorsqu'on enchaînait les grossesses ou en cas d'accouchements difficiles, elles risquaient de s'aggraver quand la famille s'agrandissait et avec les sources de stress – mais tout ce qu'il y avait à faire, c'était prendre les médicaments prescrits et essayer d'éviter les épreuves physiques et psychologiques.

Je ne voyais pas comment ce serait possible.

Les enfants, tranquilles dans leurs chancelières bien épaisses, avaient le regard perdu dans la pénombre de l'après-midi. Le ciel était si profond, si insaisissable, que j'ai pensé à l'espace tout entier en portant mon regard là-haut pendant que j'attendais que le feu passe au vert. J'avais levé les yeux pour observer ce qu'ils voyaient depuis leur poussette, et puis j'aimais l'idée de

pouvoir m’imaginer une fraction de l’infini qui prenait son élan pas si loin.

Vert. Il me suffisait de traverser et nous serions tout de suite à la maison, mais le courage me manquait soudain. Impossible d’avancer d’un pas dans ce tapis de neige. J’apercevais l’entrée du local à vélos à l’angle de notre immeuble, là où les poussettes devaient être rangées pour des raisons de sécurité anti-incendie, une porte en métal en bonne partie recouverte de graffitis. Rien qu’à l’effleurer du regard, je sentais son poids, je me voyais l’ouvrir tant bien que mal, tenter de la bloquer pour pouvoir me glisser avec la poussette dans ce couloir tellement étroit que je devrais ressortir si quelqu’un arrivait en sens inverse. Libérer les enfants de leurs harnais à cinq points et les extirper de la poussette, avant de la ranger dans le local récemment refait à neuf pour que tout le monde y trouve une place. Il y avait tant de petits dans l’immeuble, tant de trentenaires qui achetaient un appartement, emménageaient et faisaient aussitôt un enfant. Comme nous-mêmes, quelques années plus tôt.

Les gens s’agitaient dans le carrefour. Des vélos, des chiens, des poussettes. Moi, je restais immobile. Je me voyais monter dans l’appartement, m’installer sur le tabouret de la cuisine et donner le sein à la petite en me disant que je devrais m’installer plus confortablement pour ne pas avoir mal au dos, mais n’avoir la force ni de me déplacer ni de changer de position. Mon mari finirait par rentrer du travail ou du pub irlandais qui se trouvait en bas de chez nous à l’époque, ce bar qui, de mémoire, avait toujours été là, jusqu’au jour où il avait disparu, il faudrait changer les enfants, leur donner le bain dans la baignoire en plastique installée par terre dans la douche, essayer de trouver le temps de préparer à manger, peut-être aussi de mettre un peu d’ordre avant de lire ou de regarder la télé, et puis la journée s’achèverait, ce serait la nuit, et ensuite une nouvelle journée commencerait,

## LA FEMME OURSE

je devrais de nouveau sortir et continuer ce train-train, les jours se succéderaient, remplis des mêmes choses, et ainsi de suite.

Je restais là, comme paralysée, à regarder les autres se déplacer. J'ai lâché la poussette, sorti mon portable de ma poche et composé le numéro de mon mari. Il a aussitôt décroché, je lui ai demandé où il était, puis je l'ai attendu, il s'est emparé de la poussette, nous avons traversé ensemble et sommes rentrés chez nous.

À partir de ce jour, je n'ai cessé de penser à elle. Cette période, je la vois à présent comme un espace clos dans le temps, mes premières années aux côtés d'un mari et de trois enfants, et puis elle, qui avait subitement débarqué dans ma vie. Ce n'étaient pas tant des pensées qui m'occupaient l'esprit, mes réflexions à son propos étaient encore bien peu approfondies, mais plutôt l'image que je me faisais d'elle. Elle me semblait si proche, à croire qu'elle se trouvait dans la même pièce, que l'île oubliée avait ressurgi entre ces murs. Sa silhouette vêtue d'une peau d'ours et d'une robe montante en lambeaux, ou peut-être même nue, la peau exposée, fouettée, encrassée, empourprée, d'un éclat livide dans l'obscurité qui l'entourait, le sol, la montagne et la terre.

Au fond de la grotte, la faible lumière venue du dehors ne la touche pas. Elle souhaitait, je crois, que personne n'en sût rien, de cette « ... vie sauvage qui valait à peine celle d'un animal... », mais c'est là que je la décris. Soit cloîtrée dans l'obscurité de la grotte, soit dressée au milieu des immenses étendues du temps et de notre histoire, voilà où je la vois émerger un instant du néant, avant qu'il ne l'engloutisse à nouveau.

André Thevet est le premier à l'évoquer dans le vingt-troisième livre de sa *Cosmographie universelle* de 1575. Page 1019. Marguerite, rien que son prénom. Il ne dit pas grand-chose de sa personne. Ni la date, ni le lieu de sa naissance, ni l'identité de ses parents, alors qu'il devait la connaître : même si elle avait le défaut d'être une fille, elle était de haut lignage. Seul le village dans lequel l'explorateur l'aurait rencontrée en personne suggère le lieu où elle se serait installée, une fois revenue saine et sauve :

[...] en la ville de Nautron, pays de Perigort lors que j'y estois, me fait le discours de toutes ses fortunes passées.

Or, il semblerait qu'aucun village de ce nom n'ait jamais existé en France. Nombre d'historiens en ont conclu qu'il s'agissait en réalité de Nontron que Thevet aurait mal orthographié – mais en y réfléchissant, je me demande si ce n'était pas volontaire, pour préserver le mystère auprès de ses lecteurs.

Aucune source bibliographique ne raconte sa vie, ni avant ni après les événements. À croire qu'elle n'existait que dans ces écrits qui, en outre, avaient été composés non pas en sa mémoire, mais pour l'histoire en elle-même, sa valeur scientifique et littéraire,

et ce que leurs auteurs pouvaient en tirer. Voici ma manière de percevoir les choses, en tout cas au début.

Tout le monde trouvait ce destin extraordinaire, ce qui déclenchait chez moi un certain malaise et bien des doutes. Je m'interrogeais sur mes propres intentions – dans les faits, qu'est-ce qui m'attirait autant, moi qui ne m'étais jamais particulièrement intéressée aux récits fantastiques, et que les histoires en tant que telles lassaient au plus haut point ? Je les réprouvais pour ce qu'elles avaient fait du monde : elles semblaient avoir pris le dessus, quand la vérité et le silence, eux, ne représentaient plus rien du tout.

Peut-être que ce n'était pas nouveau. Peut-être que les hommes avaient toujours eu ce sentiment. Aujourd'hui, au moment où j'écris ces mots, il me paraît encore plus évident que la fiction – ou une sorte d'éclairage fictif – guide nos pensées, nos opinions et met en branle le déroulement des événements. Si à mes débuts de romancière, quelqu'un m'avait prévenue, j'aurais sans doute pensé que je finirais par accepter cette idée, et pourtant non, loin de là. Elle m'effraie. C'est comme assister au déchaînement d'une tempête, voir la force de la narration tout écraser et tout emporter sur son passage. Petit à petit, ce qui faisait mon univers a disparu au profit d'une nouvelle réalité qui m'est en partie étrangère, où je ne peux plus me reposer sur ce qu'il y a peu je croyais gravé dans le marbre.

Sur mon ordinateur, en fond d'écran, il y a une photo du colombier de Roberval. Non pas un des nombreux clichés que j'ai pris quand nous y étions l'été d'avant, mais une image que j'ai trouvée sur Internet, ce paysage pendant l'automne, les arbres couverts de feuilles orange vif et marron pastel. De sombres branches dénudées pointent vers le ciel blanc à l'arrière-plan, comme d'épais coups de crayon, et la pelouse n'apparaît que par endroits, d'un vert pâle et mat, mais intense. Mes documents Word éparpillés sur la photo dissimulent quelques détails par-ci par-là. La plupart ne contiennent que quelques phrases, des notes, une ébauche, toutes ces fois où j'ai tenté de recommencer de zéro.

Autre chose que ces lignes.

Les photos que j'ai prises moi-même, je les ai à peine regardées au fil de l'année qui s'est écoulée depuis l'après-midi que nous avons passé au château. Mais j'ai autre chose qui m'y fait penser. Un petit bouquet de feuilles séchées, frêles et recourbées à force de se retrouver au creux de ma paume, un souvenir que j'observe chaque fois que j'ai besoin d'un moment de répit dans mon travail (faire des pauses, j'ai appris que ça m'aidait). Seules les fines nervures sont intactes et soutiennent les limbes quasiment sans défense. J'ai essayé de travailler tous les jours de l'automne

et durant ces longs mois noirs. J'avais beau en être incapable, je continuais. Maintenant que je parcours ce que j'ai écrit, mon incompetence me saute aux yeux, tout ce que j'ai compris petit à petit doit trouver une place à côté du reste.

Que je sois privée de ma plume, c'était nouveau. Elle était là, sans être là. Je n'y avais plus accès. Dès que je butais sur un obstacle, ce qui arrivait sans cesse parce que c'est ça, écrire, en tout cas me concernant, ma concentration volait en éclats, le fil de mes pensées m'échappait et s'envolait. Je m'éloignais du sujet ; ma conscience m'attirait hors de ce recoin du texte que je devais explorer, vers quelque chose de plus commode et agréable, notre dernière matinée à Paris, et le souvenir de ce que j'étais à l'époque où j'étais encore sûre de moi, en quelque sorte.

Pendant un certain temps, lorsque j'essayais d'écrire, je m'installais à mon ordinateur sur un vieux secrétaire qui trônait autrefois dans notre chambre, mais que j'avais déplacé dans le vestibule, car les jours raccourcissaient de plus en plus et l'obscurité qui envahissait l'appartement me rendait la tâche difficile. Ici, ça irait mieux, j'espérais. Lorsque j'ai trouvé un dessin d'elle représentée sur l'île, illustrant le chapitre de *La Cosmographie universelle* qui lui était consacrée, je l'ai imprimé et l'ai épinglé au mur. Une image grise, la reproduction d'une gravure insérée dans le livre au milieu d'une belle double page aux lignes bien denses, organisée en colonnes introduites par des lettrines ornementées, avec des notes en marges et une courte légende en italique.

Les autres illustrations que j'avais accrochées, je ne les regardais pas aussi souvent. C'est sur cette gravure que mes yeux se portaient systématiquement, et même sur un point particulier, une petite forme allongée sur la gauche que je sais identifier à présent, mais qui était encore un mystère.

Tout commence par la mort, ai-je écrit, la mort de son père. Debout au bord de la tombe, elle fixe le trou béant que l'on va remplir avec la terre entassée à côté. Le fossoyeur et l'homme qui ont porté le cercueil depuis le village attendent, légèrement en retrait. Ils ne la dévisagent pas, mais échangent des regards ou scrutent les environs, ils l'évitent comme si sa douleur risquait de les contaminer. Vêtus de ces vêtements simples et noirs qui les caractérisent, ils ont marché entre la forêt et les champs sombres au lever du jour, avancé sur le chemin boueux, transportant le cercueil jusqu'à cet endroit réservé aux morts, loin du village.

Je dis qu'elle était seule au bord de la tombe béante. Est-elle seule ou accompagnée de Damienne ?

Damienne doit veiller sur elle, c'est son rôle, mais qui l'en a chargée et quand ? Impossible de le savoir. Impossible de savoir quoi que ce soit de ce début, mis à part la mort. Voilà tout ce qui est sûr et certain. Un père meurt, et elle se retrouve seule.

Si elle n'avait pas été orpheline aussi jeune, le roi n'aurait pas fait de Roberval son tuteur et rien de ce qui l'attend ne serait arrivé. Je n'aurais jamais connu son existence. Les jours et les heures que j'ai consacrées à cette histoire se seraient écoulés différemment.

À propos de sieur Jean-François de La Rocque de Roberval, les informations ne manquent pas. Il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour connaître tous ses titres et patronymes par cœur, ceux de ses parents, des hommes qui ont écrit des livres et des articles sur ce personnage et sur tout ce qui porte aujourd'hui son nom, un lycée à Montréal et une petite ville québécoise, surtout réputée aujourd'hui pour les 30 km en eau libre sur le lac Saint-Jean et un match de la NHL, qui a opposé les Canadiens de Montréal et les Sabres de Buffalo en 2008. J'ai exploré les liens entre sa famille et différents épisodes des guerres de religion qui déchiraient l'Europe à son époque, le début de ce qu'on appellera plus tard l'âge des grandes découvertes, et j'ai appris qu'enfant il avait été proche de François d'Angoulême, futur François I<sup>er</sup>, le grand souverain qui a unifié le pays et créé la France moderne, et que, sans le savoir, j'allais fréquenter de plus en plus au fil de mes recherches.

Dans le dossier « Images » sur mon ordinateur, j'ai sauvegardé un portrait de Jean-François de La Rocque de Roberval réalisé par Jean Clouet, peintre de la cour, en 1540 environ, quand Roberval avait quarante ans. Ce dessin fait partie de la collection du musée Condé, qui compte de nombreuses représentations de François I<sup>er</sup> et de ses proches. Sur Google, il apparaît dans toutes sortes de versions souvent retouchées et recolorées, mais l'original a été élaboré à la sanguine, selon les règles de l'art de la Renaissance italienne, très prisé à la cour. Jean-François de La Rocque de Roberval arbore une barbe, une moustache, et des frisettes au niveau des tempes. Malgré ses pommettes marquées et son long nez, son visage a quelque chose d'obtus, non pas noble mais grossier, si je puis dire. Il a le regard perdu au loin, ferme et mélancolique à la fois, et même si je ne vois pas toute sa personne, j'ai le sentiment qu'il est petit, avec de grandes

## LA FEMME OURSE

mains épaisses. 1540, soit un an avant d'être nommé par le roi, et probablement d'obtenir la tutelle de sa pupille. En homme de cœur, il la garderait à sa charge jusqu'à ce qu'elle atteigne la majorité, fixée à vingt-cinq ans pour les femmes, à moins d'entrer en possession (*devrais-je écrire « sous la protection » ?*) d'un autre homme grâce au mariage.

J'ignore combien de temps elle l'a attendu, mais disons que c'est l'hiver. L'hiver 1541 dans le sud de la France, où la famille a fait construire son château en montagne, sur la roche, *de la Rocque*. Le terrain est pentu et caillouteux, elle va et vient sur l'herbe grisée par la terre glaise pour ramasser entre les touffes et les cailloux des bâtons dépolis, dépouillés de leur écorce.

Un jour, alors qu'elle se tient au milieu de la cour, un bruit se fait entendre, le martèlement des sabots des chevaux sur le sol gelé. J'écris qu'on charge le carrosse de ses biens et d'autres affaires de la maison, et les voilà côte à côte dans l'obscurité du véhicule. Soulagée qu'il soit enfin venu la chercher, elle se laisse bercer par les mouvements de la voiture qui court sur la route cahoteuse, couverte d'un voile scintillant.

Ils n'échangent pas un mot, et au bout d'une heure, le sommeil s'empare d'elle, elle s'endort, la tête appuyée sur son épaule, bouche ouverte, un filet de bave coule d'un côté. Lui regarde droit devant, ses yeux ne laissent rien voir de ses intentions, que compte-t-il faire en venant la chercher, le tout n'est qu'un tableau de la noblesse de temps révolus que chacun peut se représenter. Ce genre d'images, j'en avais déjà vu, une femme et un homme assis là, mais je voulais savoir à quoi ressemblaient les véhicules

au début des années 1540, et quand j'ai entamé mes recherches, j'ai compris que les carrosses n'étaient pas du tout courants en France, à l'époque. Un véritable luxe. Il n'y en avait que trois dans tout le pays, appartenant tous aux écuries royales. Jean-François de La Rocque de Roberval avait beau être un ami proche du roi, mademoiselle n'était sans doute pas assez importante pour mériter d'en emprunter un. À moins que ? Peu probable, sachant ce qui s'est passé par la suite, ce qu'elle a fait.

Je voulais écrire le scénario d'un long-métrage basé sur son histoire, et comme beaucoup, j'avais remarqué que ce qu'on appelle les films d'époque met en scène le plus souvent les privilégiés, dont l'existence était à mille lieues de ce que la grande majorité connaissait au quotidien. Mais quand j'ai commencé à écrire et à tenter d'en savoir plus sur cette femme et cette période, j'ai compris qu'il était très difficile de faire autrement. Ce qui traverse les siècles, c'est l'existence des rois et des reines, c'est d'eux que parlent l'histoire, l'art et la culture, parce qu'ils étaient seuls à détenir certaines choses.

Des carrosses, la politique, l'écriture.

Je me retrouvais sans cesse à dépeindre des situations que je devais modifier après coup en mesurant qu'elles impliquaient un statut trop élevé. Constamment, je me surprénais à mêler d'une façon ou d'une autre la famille royale aux événements. J'étais surtout fascinée par la relation entre le souverain et sa sœur, elle aussi prénommée Marguerite, *la marguerite des marguerites*<sup>1</sup>, comme il l'appelait, plus connue ensuite sous son titre de reine : Marguerite de Navarre.

Leur mère, Louise de Savoy, convaincue de l'égalité des sexes, avait donné à ses enfants, filles et garçons, la même instruction.

---

1. En français dans le texte.

À la mort de leur père, lorsqu'ils avaient quatre et deux ans, Louise, alors âgée de dix-neuf ans, avait décidé de consacrer toute son énergie à offrir à ses enfants une excellente éducation et à leur inculquer la force des liens familiaux. *Notre trinité*, disait-elle. Une constellation où les uns dépendaient des autres, le tout visant à ce que François se prépare à monter sur le trône. Sa mère et sa sœur devaient faire tout leur possible pour que ce jour arrive enfin : le soutenir et l'élever sur tous les plans, le guider en veillant à ce qu'il se sente tout-puissant.

J'aimais lire sur le quotidien de ces gens, sur leur manière de se comporter avec les autres et d'envisager le monde, la façon dont les pays et le peuple devaient être gouvernés. Tout ou presque avait été écrit sur la famille royale et les personnes qui les entouraient. Mais mon intérêt se heurtait à mon autre désir, celui de savoir à quoi cette époque ressemblait « pour de vrai ». Il était improbable que la Marguerite que j'étais en train de découvrir vienne d'une famille noble et fortunée, compte tenu de la suite des événements, de la manière dont elle-même et son entourage ont réagi, et du fait qu'elle ait ensuite disparu, que son existence ait été effacée.

Recroquevillée sur mon ordinateur, je regardais souvent des images de l'époque, des peintures à l'huile et des esquisses représentant des gens qui vivaient en ce temps-là. Ces personnages alignés sur mon écran me procuraient un certain plaisir inattendu : les traits de leurs visages, les nuances de couleur, les jeux de lumière, technique artistique avancée, qui devait demander un temps fou. D'une certaine manière, ce spectacle m'apaisait. Je parcourais d'innombrables portraits de jeunes femmes qui, à mes yeux, pouvaient avoir le même âge qu'elle, afin de voir ce qu'elles portaient et à quoi elles ressemblaient. Leur mine, leur expression. Parfois, l'image était accompagnée d'un nom

et d'une année. Je lisais ce que je trouvais sur leurs vêtements, ces collerettes blanches et ces petites coiffes, il m'arrivait de commencer par les vêtements, avant d'observer les portraits et la manière dont les étoffes étaient représentées. Je regardais des châteaux et des domaines de chasse, des dames et des gentilshommes.

Une fois que j'en ai su un peu plus sur la Renaissance en France, ma perception des choses a évolué, mais au début, cette ère me semblait vide. Elle avait beau m'absorber, elle me paraissait terriblement inconsistante, plongée dans le noir, à des années-lumière de la mienne. Non seulement il n'y avait pas encore de carrosses, mais rien ne semblait avoir existé au xvi<sup>e</sup> siècle, comme si tout était apparu plus tard, tout avait eu lieu plus tard. À la moindre occasion, je tentais d'amener mes conversations avec les autres sur cette époque, pour me représenter l'image qu'ils en avaient, ou dans l'espoir qu'ils partagent avec moi ce qu'ils pourraient connaître à ce sujet. En général, lorsque j'explorais tel ou tel fait dont on m'avait parlé, il s'avérait qu'il s'était produit ultérieurement, au xvii<sup>e</sup>, ou plus tôt, au cours du Moyen Âge.

Et pourtant, qu'une telle affaire se produise à cette époque, je commençais à me dire que ce n'était pas étonnant. Non pas grâce à ce que je saisisais au fur et à mesure à propos de l'existence des gens, dirigée par une obscurité aussi fortuite qu'inflexible que seule pouvait contrôler la loi du plus fort. Tout le monde, semblait-il, se laissait guider par le profit personnel, pour la simple raison que la vie était cruelle et affreusement imprévisible. Si l'idée des Lumières et de la démocratie émergeait doucement, la dictature, la religion, la sorcellerie et l'ochlocratie régnaient encore. Au début, tout cela m'avait fait douter, il serait très difficile de raconter une histoire inscrite dans une période aussi affreuse, si loin de ma zone de confort. Mais avec le temps, les

## LA FEMME OURSE

choses ont changé, et désormais, ce monde auquel elle appartient ne me semble plus si étranger. Sa brutalité n'est plus si singulière ni énigmatique qu'aux premiers jours.

Moi aussi, j'ai perdu mon père. Ce n'était pas un signe à proprement parler, pas comme les autres, mais je prends conscience aujourd'hui que pour moi, cet événement a également été le début de quelque chose. Sans doute à cause de la date de sa mort, le jour de la naissance de mon fils. Dieu que c'était lourd. Je crois que c'est ce qui m'a plongé dans l'état où je me trouve depuis, et que j'espère bientôt derrière moi. Vraiment ?

Elle et son père, je les imaginais proches. Ils devaient l'être, puisqu'elle savait lire et écrire. Pour l'autoriser à s'instruire malgré sa condition de femme, il devait éprouver pour elle une grande sollicitude. De l'amour, du moins un sentiment de responsabilité, peut-être d'espoir pour son avenir, ce à quoi il pourrait ressembler.

Mon père, lui, avait toujours été absent et injoignable. Pourtant, lorsqu'il a cessé d'exister sans prévenir, je n'ai pas tenu le choc. Je me vois serrer contre ma poitrine mon fils, ce nouveau-né, le téléphone vissé à l'oreille, et écouter le message m'annonçant qu'il avait disparu. Ensuite, tout est obscur et voilé. J'ai si peu de mémoire. Il arrive souvent que les gens mentionnent les premières années qui ont suivi, ces journées ou soirées que nous passions ensemble, sans que j'en aie le moindre souvenir. Et quand

j'y pense, j'ai le sentiment d'émerger d'un profond sommeil et de découvrir tout ce qui s'est passé autour de moi pendant mon absence. J'ai du mal à saisir qu'autant de temps ait pu s'écouler sans que je le remarque. Les enfants ont tellement grandi. La vie est plus simple, à présent qu'il ne faut plus les trimballer en poussette, les porter, les changer, les nourrir, les bercer et les tenir fermement contre soi, les rassurer pour qu'ils s'endorment.

Mais d'autres choses sont aussi plus complexes.

Ce dont je me souviens touche surtout à leur corps. Maladies, blessures, tétines et biberons, oxyures et autres croûtes de lait, la sensation de leur chair dans mes mains, de leur peau contre la mienne. Mon organisme n'était plus qu'une enveloppe que j'avais abandonnée. Je visualise encore les sacs-poubelle débordant de couches sales et de restes de nourriture qui trônaient sans cesse sur le seuil de la porte d'entrée, parce qu'on n'avait pas eu le temps de les jeter ou qu'on ne pouvait pas les descendre tout en portant les enfants.

Sur les photos que j'ai de cette période, on nous voit affalés dans le lit ou le canapé sous un tas d'enfants – un canapé énorme qu'on avait acheté pour pouvoir lire et regarder la télé tous ensemble, comme on s'imagine que font les familles. Je tiens le téléphone en l'air, tout en craignant qu'il ne me glisse des mains, que je leur fasse mal avec cet engin ou avec ce qui couve au fond de moi. Ce genre de photos, j'en ai pris beaucoup, comme bien des parents pour capturer l'instant, mais aussi pour m'assurer que tout ça était vrai, que j'étais bien là. Mon aînée sourit, le regard fixé sur moi, sur son frère, sa sœur ou l'objectif, la petite est couchée sur une vieille couverture à motifs que nous avions rapportée de la campagne, et leur frère, hilare, bondit à côté. J'ai peur qu'il ne saute à pieds joints sur la petite, peur que ce ne soit justement ce qu'il veut, et je m'inquiète aussi que la grande se sente délaissée à cause des petits qui m'accaparent. Et

je ne comprends pas comment je vais pouvoir être à la hauteur. Voilà ce dont je me souviens.

À cette époque, je pensais souvent à la grotte, à la manière dont cette femme devait se glisser à l'intérieur et s'y coucher. Son visage contre la roche, quasiment dissimulé par ses cheveux. Le silence et l'obscurité qui régnaient là-dedans. Mon angoisse était un courant d'air qui filait à travers les pièces de notre appartement et qui persisterait tant que je me trouverais entre ces murs. Je voulais les protéger, tous les trois. Les protéger les uns des autres, de nous, de tout, comme j'avais toujours voulu me protéger moi-même. Toute ma vie, j'avais eu peur de n'importe quoi, peur d'exister en général, angoisse que j'avais pourtant réussi à repousser. Mais avec trois enfants, impossible. Ce dont j'avais peur se révélait encore plus effrayant, la solitude ne représentait plus la même chose, je n'allais plus jamais être seule, puisque je les avais, eux. Et puis, je me suis rendu compte que cette idée n'avait rien de consolateur. Que leur vie dépende de moi, c'était un trou noir.

Plus tard, en y pensant davantage, j'allais réaliser que l'inverse aurait été pire. Moi qui avais toujours tout fait pour me protéger des autres, pour parer aux avances et trouver un endroit où je serais seule avec moi-même.

La première fois que j'ai entendu parler d'elle, je ne l'ai pas googlée tout de suite. Je n'ai rien fait de son nom. Tout ce que je voulais, c'était préserver les images qui m'étaient apparues et qui perforaient ma sourde réalité. Des rêves brefs, des scènes qui se plantaient dans ma conscience comme des clous. Son corps, l'île, les animaux surgissant des bois. De petits éclairs qu'elle semblait m'envoyer dans l'obscurité qu'était mon existence de jeune maman ; une obscurité presque aussi opaque que le passé, ce que j'avais derrière moi, ce que nous avons tous derrière nous et que nous partageons.

J'aimais discuter d'elle avec mon amie, ces soirées que nous passions au café, et j'aimais qu'elle se manifeste sans cesse dans mon imagination. N'ai-je pas eu le sentiment de la trahir lorsque j'ai décidé de faire de sa vie une œuvre parmi d'autres ? Sa vie, c'est un grand mot, disons plutôt les événements qui ont conduit à ce que l'on sache qu'une telle femme a un jour existé. Son histoire témoignait de quelque chose qui semblait me concerner et que je ne lâchais pas. En même temps, je m'interrogeais sans cesse, presque honteuse, sur mon attirance pour elle. Une attirance qui s'expliquait par différentes choses.

## LA FEMME OURSE

L'idée de son existence me consolait. Au début, j'hésitais à chercher à en savoir plus, pour ne pas la déranger. J'ai écrit le synopsis d'un film à partir de ce que je comprenais de son histoire, et après l'avoir envoyé, j'ai attendu longuement qu'on me demande le scénario. Pendant ce temps, j'ai essayé et réessayé de me pencher de nouveau sur le roman que j'avais laissé de côté pour travailler sur le long-métrage. Impossible. Elle occupait mes pensées tous les jours, il ne semblait plus y avoir de place pour le reste.

Je n'avais jamais trop voulu faire de recherches, de peur que mes découvertes ne perturbent mon écriture, que je sois davantage fidèle au réel qu'à mon propre texte. Naturellement, je prenais toujours en compte la réalité, je la respirais quoi que j'en pense, mais je voulais surtout éviter de devoir m'y soumettre. Peut-être que je n'avais pas encore compris ce qu'était l'écriture, que tout récit nécessitait de prendre le pouvoir. Qui que je sois, quoi que je ressente, j'étais ce personnage qui écrit, qui dépeint le monde et les autres, et qui les possède donc comme la langue et les histoires m'avaient toujours possédée.

Jean-François de La Rocque de Roberval vient donc la chercher à cheval et ils repartent probablement ensemble à cheval, une fois les bagages arrimés au dos des animaux. Le greffier du village commence par noter tout ce qu'ils emportent. Il lui tend le papier et lui demande d'y poser sa marque, mais puisqu'elle sait écrire, elle prend la corne-encrier et la plume, et signe de son nom le document qui disparaîtra, comme tout ce qui la concerne.

Puis elle va dans sa chambre. Elle attrape son livre, le glisse dans les cheveux et le fixe à l'aide de longues épingles, tant il est minuscule. Ils traversent ensemble la cour du château. Elle monte sur son cheval de la manière qui sied alors aux femmes – non pas sur une selle, mais sur un siège étroit, avec un petit cale-pied – et ils commencent à suivre le sentier qui descend à flanc de montagne. Elle se retourne, observe le château qui se dresse au sommet, aussi clair que la roche, son prolongement. Ils parcourent les sentiers caillouteux, lieue après lieue sur ce même sol cahoteux, ils passent des villages en feu, des hameaux abandonnés, les voleurs et les brigands approchent, mais se ravissent dès qu'ils aperçoivent celui qui l'accompagne : un corsaire, un capitaine lourdement armé, un futur *vice-roi*.

Au bout d'une soirée, d'une nuit, puis encore vingt-quatre heures de route, le colombier apparaît enfin au loin. Cette tour qu'il a fait ériger à l'angle sud-ouest du long mur qui cerne le château. Son œuvre. Il a beau l'avoir contemplée plusieurs fois depuis les étroits sentiers boueux qui courent au sud, ce panorama lui fait toujours forte impression. Le colombier octogonal domine le château, avec ses fenêtres aux deux étages, orientées sud et est, son toit pointu et sa lanterne ornée d'un cube avec quatre visages grimaçants, tournés vers les quatre points cardinaux, le tout surmonté d'une boule sur laquelle est perché un pigeon. Une petite sculpture d'une élégance raffinée, presque vénitienne, qui évoque les voyages, la science et les explorations. L'homme qu'il a été et qu'il sera. Tout ce qu'il désire finira par arriver.

Désirer n'est peut-être pas le bon terme. Je ne crois pas qu'il ait désiré quoi que ce soit, je crois qu'il l'a exigé.

« Les contrats sont muets sur l'infortunée Marguerite, nièce [...] du sieur de Roberval », ont écrit MM. l'abbé Émile Morel et Henri Le Fèvre, après avoir épluché les archives du château de Roberval. Tous les documents qui la concernent ont été détruits. Thevet la décrit comme sa nièce, mais d'après Elizabeth Boyer, historienne, elle ne descendait ni de sa sœur ni de son frère (qui était prêtre). Il s'agissait vraisemblablement de sa cousine. Le terme d'« infortunée » me paraît également mal choisi, ce qui lui est arrivé n'avait rien d'un malheureux hasard. Mais qui sait. S'agissait-il d'un accident ?

Jean-François de La Rocque ne s'est jamais marié, bien qu'à cette époque, le mariage fût en principe obligatoire pour les hommes de son rang. Ce célibat a conduit à toutes sortes de spéculations sur sa sexualité et son rapport aux femmes, non seulement de la part d'André Thevet, mais de son biographe, Robert La Roque de Roquebrune. Tous deux le décrivent comme un don Juan qui, avant les événements que l'on connaît, menait

## LA FEMME OURSE

une vie de débauche à la cour et accumulait les dettes, tout en faisant croire au roi et à son entourage que sa fortune ne s'amenuisait pas. Il avait hypothéqué plusieurs de ses propriétés, et le colombier devait lui permettre de contracter de nouveaux prêts. Il avait aussi fait construire une église au village – pour des raisons économiques, religieuses, ou les deux ? –, suite à quoi on lui avait appris qu'il était pressenti pour une mission royale qui pourrait résoudre tous ses problèmes.

Quand mes yeux se sont posés sur le colombier, j'ai eu l'impression que l'on ressent souvent face à ce qu'on a simplement vu en photo, ou dont on a entendu parler : il m'a semblé petit. En même temps, il exerçait une forte attraction sur moi. Jamais je n'avais vu une tour aussi phallique, elle dégageait une agressivité et une placidité qui m'attiraient comme un champ magnétique. L'énergie brute et masculine qui émanait d'elle était-elle réelle, ou venait-elle du fait que je sache qui l'avait érigée ?

Ma fille aînée avait le même âge que moi lorsque j'ai découvert Paris. J'avais décidé d'y passer le week-end, du vendredi au lundi, prétextant des recherches pour le scénario que j'allais écrire. Je voulais voir le colombier de Roberval de mes propres yeux, me rendre sur la place Joachim du Bellay, en plein centre de Paris, un endroit lié à cet homme et donc à elle.

Mais il y avait aussi d'autres raisons plus obscures à cette excursion.

J'avais toujours voulu retourner à Paris, je n'y avais pas mis un pied depuis des années, et quand m'est venue l'idée de faire le voyage avec ma fille aînée, je n'en ai plus démordu – la joie des préparatifs, légèrement entachée par les remords de quitter mon quotidien, de laisser mon mari avec les petits pendant des

jours, mais les petits n'étaient plus si petits que ça, ils n'étaient plus aussi exigeants, et j'avais beaucoup voyagé pour le travail ces derniers temps, lui et les enfants avaient l'habitude que je m'absente.

Et puis, j'étais curieuse. Je voulais savoir ce que penserait ma fille de Paris, s'il était vrai que grâce à son conservatisme, cette ville s'animait toujours pour ses visiteurs, qu'il s'agissait toujours d'une ville à proprement parler, quand les autres ressemblaient de plus en plus à des centres commerciaux destinés à cette partie de la population du monde qui voyage librement. Paris sera toujours Paris, disait-on.

En prévoyant notre séjour, j'avais d'abord pensé aller directement à Roberval, dans le département de l'Oise. Une bonne chose de faite, on pourrait ensuite profiter du week-end, mais j'ai fini par me dire qu'il serait dommage de manquer un vendredi à la capitale, mieux valait nous rendre au château sur le chemin du retour le lundi, jour où Paris serait plus éteint, beaucoup d'endroits seraient fermés. J'avais vu le colombier gris dans des livres et sur des sites que j'épluchais le soir, quand les enfants dormaient et que mon mari lisait un livre ou regardait la télé dans le canapé. Sur l'un d'entre eux, consacré aux châteaux de France, il était précisé que le domaine de Roberval était privé, et donc fermé aux visiteurs. C'était sans importance, le château dans lequel il avait vécu, et probablement elle, du moins un bref moment, avait été ravagé par un incendie, et le bâtiment actuel avait été construit en 1784, soit deux cents ans après sa mort. Inutile donc de l'explorer et de chercher à savoir à qui il appartenait aujourd'hui. Pourtant, cette phrase, « le château ne se visite pas », me faisait un drôle d'effet, comme si le message m'était destiné. J'avais le sentiment que quelque chose, ou quelqu'un, tentait de me maintenir à l'écart de l'objet de mes recherches, quel qu'il fût.

Une forte canicule frappait le sud de l'Europe, des records de températures avaient été atteints depuis un siècle et des gens mouraient sous l'effet de la chaleur. On parlait du réchauffement climatique, un sujet récurrent depuis des années, mais preuve en était qu'on en subissait déjà les conséquences, que le phénomène allait plus vite que prévu, à moins que cet épisode ne fût que le fruit du hasard. Certains soutenaient que ce n'était qu'un mythe moderne, qu'il n'y avait ni changement climatique, ni impact sur la planète, la nature et la survie des espèces.

Quand nous sommes arrivées, la chaleur enveloppait la ville comme une couverture. J'avais réservé un hôtel bon marché dans le nord du Marais. Nous avons pris le métro depuis Porte-Maillot, où nous avait déposées le car de l'aéroport, pour aller directement déjeuner dans un de mes bistros favoris de la rue de Bretagne, un de ces endroits où les gens se prenaient désormais en photo et se filmaient pour se montrer sur Snapchat et Instagram, ou un autre réseau de partage d'images. En nous installant sur la terrasse, j'ai vu que ma fille observait ce que j'avais observé à son âge, que tout était toujours là, la musique que produisaient les voitures et les scooters qui zigzaguaient entre elles, les gestes des gens, tout ce qu'on voyait depuis notre table.

Ce n'était pas la première fois qu'elle était à Paris, mais la première fois, je crois, qu'elle semblait sensible à cette atmosphère. Au bout d'un instant, elle s'est immobilisée, comme subitement consciente d'elle-même, elle a lorgné les femmes assises aux alentours, avant de me regarder et de me dire que je pouvais fumer, si j'en avais envie. Je lui avais toujours caché ce péché mignon, en partie parce qu'une mère ne doit pas fumer devant ses enfants, acte mortel à leurs yeux, mais en grandissant, elle m'avait surprise quelques fois, et j'avais fini par lui avouer qu'il m'arrivait d'allumer une cigarette quand elle n'était pas là.

- Ici, je n'ai rien contre, a-t-elle affirmé.

En sortant le paquet de mon sac à main, je me suis demandé si elle l'avait vu plus tôt dans la journée. Elle observait la rue et ce qui s'y passait. Sa réaction me réjouissait. Quel soulagement de constater que certaines ambiances ne se laissent goûter qu'à un endroit précis, que l'espace physique existe toujours, avec ses limites.

J'avais récemment commencé à en douter. Mes voyages se révélaient étonnamment stimulants sur le plan professionnel, parler de mes livres et rencontrer d'autres écrivains, participer à des lectures et à des discussions, mais lorsque j'avais carte blanche et que je décidais d'explorer les environs, guidée par mon téléphone, j'avais souvent le sentiment de me promener non pas dans un coin du monde, mais dans une représentation numérique de celui-ci, parmi des milliards d'autres. Phénomène qui anéantissait la notion de voyage, du moins ses fondements. Dorénavant, on allait d'une attraction à un restaurant ou à telle adresse renommée pour s'y géolocaliser, en regardant à peine ce que l'endroit avait à offrir de plus, trop soucieux de la réaction de nos amis et de nos connaissances sur les réseaux sociaux.

Paris ne portait aucune trace visible de Marguerite de la Rocque, si tel était bien son nom de famille. Certes, la capitale n'était pas loin de Roberval, mais la Cour passait son temps au château d'Amboise à l'époque, ce bâtiment monumental construit au XI<sup>e</sup> siècle sur les rives de la Loire, une ancienne fortification gallo-romaine. J'avais beau ne pas savoir si elle avait séjourné à Paris, tout ce que je voyais me faisait penser à elle. Rue de Bretagne. Rue de Saintonge. Le Marais, avec ses immeubles pâles, était l'une des raisons pour lesquelles j'avais choisi notre hôtel : de tous les objets qui m'étaient relativement accessibles dans le monde, certains bâtiments faisaient partie des rares qui se dressaient déjà là de son temps. J'essayais de me représenter ces constructions anciennes quand elle avait peut-être levé la tête pour les observer, comme nous le faisons maintenant, vers les toits et le ciel.

Ce quartier était chic et chaleureux, le genre d'endroit où les touristes d'un week-end que nous étions élisent volontiers domicile. Nous mangions dans des cafés, qui, de mémoire, avaient toujours été là et n'avaient pas changé, le symbole de quelque chose de plus authentique que leurs concurrents plus récents. Nous flânions dans ces rues que j'avais arpentées si souvent à l'âge de ma fille ; elle me demandait à quoi le paysage urbain ressemblait alors, et même quand elle ne me demandait rien, j'y songeais, je crois même que je lui racontais l'impression avec laquelle je me promenais dans la ville, adolescente, jeune femme. En les écrivant, je me rends compte que je n'assume toujours pas ces mots-là, existe-t-il une seule langue où ils ne sont pas empoisonnés, une seule langue qui décrive ce qu'ils désignent sans difficulté ?

Il m'avait bien effleuré d'aller à Chantilly pour voir le portrait de Jean-François de La Rocque de Roberval, mais maintenant que

nous étions enfin arrivées et que nous n'avions qu'un week-end devant nous, ça ne me paraissait plus si important. Par contre, je ne voulais pas passer à côté de celui de François I<sup>er</sup> du même peintre, exposé au Louvre. Un exemple de maniérisme du début du XVI<sup>e</sup> que j'avais observé tant de fois sur mon écran. Cette peinture pouvait me scotcher à mon ordinateur le matin, dans la pénombre de la cuisine. J'aimais la regarder en attendant que le jour se lève, avant de déposer les enfants à l'école. La perspective, le teint pâle du roi, le rouge profond de la tapisserie chargée d'armoiries dans son dos, l'étoffe soyeuse qui tombait en plis de ses épaules artificiellement larges. Je voulais à tout prix me rendre au Louvre, ce qui tombait bien, car ma fille souhaitait voir *La Joconde*.

En chemin, nous nous sommes promenées aux Tuileries et à travers la fête foraine qui, tous les ans, prenait ses quartiers d'été dans le parc.

– On fait un tour ? m'a-t-elle demandé, le doigt pointé vers la plus grande attraction, un géant d'acier avec des haut-parleurs d'où s'échappait une musique tonitruante et des balançoires où les gens venaient de commencer à s'installer.

Elle a regardé le manège avec envie, puis elle a reposé les yeux sur moi.

– Rien qu'un tour ?

En réalité, nous étions pressées, le musée fermait ses portes à dix-huit heures, une heure et demie plus tard, mais j'ai dit oui. Je suis allée à la caisse et j'ai payé, sous les yeux à la fois étonnés et amusés de ma fille, jamais elle n'aurait cru que j'accepterais de monter là-dedans. Nous avons pris place dans une des balançoires, deux hommes qui parlaient entre eux une langue qui ressemblait à du polonais nous ont donné les consignes de sécurité, puis l'un d'eux a appuyé sur un gros bouton pour mettre en route les machines. La roue a démarré dans un râle,

et après quelques mouvements oscillants, c'était parti. Nous avons doucement décollé, nous nous sommes envolées de plus en plus haut dans l'air brûlant de juillet, et une fois au sommet, nous avons admiré la ville, les quartiers nord qui s'étiraient dans toutes les directions à nos pieds, le sable qui bordait le fleuve d'un côté, les allées d'arbres et les sentiers blanchâtres du parc, les fontaines où voguaient de petits voiliers télécommandés. Nous planions au-dessus de tout ça, on riait, criait, et on se tenait l'une à l'autre. Ma fille n'avait pas peur, je le voyais bien, ce n'était pas le vertige qui la faisait hurler, mais je n'avais pour ma part jamais osé monter dans la moindre attraction de foire, surtout pas enfant, à cette époque où je voyais le danger partout. Maintenant que j'avais franchi le pas, je savourais le sentiment de m'être libérée de moi-même, un peu gênée qu'elle le remarque autant que moi.

J'avais mon téléphone en main lorsque nous sommes sorties du parc vers le palais magistral qui se dressait entre nous et la Seine. Tandis que nous attendions devant le passage piéton, j'ai googlé le Louvre, je voulais pouvoir lui en dire davantage, lui raconter autre chose que je ne savais déjà, et ce qui m'est tout de suite apparu au milieu des lignes de résultats, c'était que parmi tous ces rois, celui qui avait transformé le château médiéval en palais de la Renaissance, tel que l'on connaît aujourd'hui, n'était autre que François I<sup>er</sup>. Il en avait fait son pied-à-terre quand il était de passage à Paris, et avait cédé à l'État les trésors d'art qu'il avait collectionnés ici et là.

À cette heure tardive de la journée, la queue n'était pas bien longue. En traversant la grande cour pavée qui s'étendait entre les ailes du château, j'ai eu le sentiment que quelque chose déferlait au fond de moi, un flot qui montait, baissait et montait encore. Le bâtiment me faisait une telle impression avec ses centaines

de milliers de blocs de granit, l'immuabilité et la monumentalité accablantes qui régnaient là, en tel contraste avec l'agitation incessante de la ville alentour, pleine de possibilités et de promesses. De mémoire, je n'avais encore jamais considéré le Louvre comme un site historique, mais l'idée que François I<sup>er</sup> y ait habité, que ce fût son chez-lui quand il n'était pas à Amboise, me faisait voir les choses autrement.

Nous avons pris l'escalator pour descendre au musée. J'ai attrapé la main de ma fille et nous avons passé l'entrée, suivi les flèches et les panneaux, les raccourcis marqués pour les visiteurs qui comme nous n'étaient là que pour une œuvre. Depuis quelques années, les levers de soleil impressionnistes de Monet et les fresques de la Création de Michel-Ange semblaient avoir rattrapé Mona Lisa dans la course à la peinture la plus célèbre de notre histoire, mais le musée n'en laissait rien voir. Comme toujours, des hordes de touristes se frayaient un chemin dans la fraîche salle de marbre où était exposé le tableau, et comme toujours, les gens avaient l'air étonnamment touchés de le voir enfin – sauf ceux qui préféraient le mitrailler, faire remarquer comme il était petit, ou qu'il était idiot de tous s'entasser devant cette peinture dans l'un des plus grands musées au monde.

Les sections Renaissance italienne et française étaient plus éloignées que dans mes souvenirs, et quand les gardiens ont commencé à barrer le passage vers les autres ailes du bâtiment, j'ai compris que je n'aurais pas le temps de trouver le portrait de François I<sup>er</sup>. Autrefois, je n'aurais peut-être pas accepté l'idée que mon travail, ou mes lubies, passe après ce que m'avait demandé ma fille, aller voir une œuvre aussi connue que *La Joconde*, par exemple. Mais que mes projets tombent à l'eau, ce n'était pas si grave, me suis-je surpris à penser, alors que nous regardions

le tableau, le plus important était qu'elle voie ce qu'elle tenait à voir.

– Il n'est pas si petit que ça, a-t-elle lancé avec un sourire déconcertant. Je l'imaginai beaucoup plus petit, comme tout le monde le dit.

J'ai opiné, jeté un coup d'œil à Mona Lisa, puis reporté mon regard sur elle. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à la distance et la proximité qu'il y avait entre nous, certainement comme entre tout parent et enfant, et j'espérais être toujours disponible pour elle, autant que pour les petits. Voilà tout ce que je voulais, ai-je pensé, idée neuve qui s'élevait telle une montagne étrangère devant moi. Je l'ai prise par l'épaule et l'ai pressée contre moi, elle a lâché un rire, penchée en avant, et nous avons quitté la salle et continué à travers les galeries.

À son âge, au cours de mes nombreux voyages à Paris, je venais souvent au Louvre. Je pouvais passer mes journées sur les marches ou contre les fenêtres de la salle des sculptures à griffonner sur mon carnet, à essayer de dessiner des statues, *Hermaphrodite endormi* ou *Psyché ranimée par le baiser de l'Amour*. Quand nous sommes sorties de l'autre côté du palais, devant la pyramide de verre pointée vers le ciel vide et bleu, j'ai compris qu'ici, plus jeune, j'avais dû me sentir en sécurité. Ou était-ce mon impression d'aujourd'hui, parce qu'à force, j'avais le sentiment d'être chez moi entre ces murs ?

Le roi avait dû inviter chez lui son ami Jean-François de La Rocque de Roberval, et peut-être même sa protégée. Elle avait sans doute été là, si elle était un jour montée à Paris, il n'était pas invraisemblable qu'elle soit passée par ici, elle pouvait avoir fait le voyage à cheval avec son tuteur, y avoir dormi une nuit, peut-être même y avoir séjourné quelque temps. C'était difficile à imaginer, et en même temps, lorsque nous nous sommes

## LA FEMME OURSE

retrouvées rue de Rivoli et que nous nous sommes engouffrées sous les arcades aux voûtes aussi noires que les pavés sous nos pieds, j'ai eu le vertige à l'idée de marcher sur ses pas, peut-être.

En sortant des arcades, nous avons été heurtées par la chaleur. Le soleil se réfléchissait sur les vitrines, illuminait les ornements des façades et les flèches dorées de la grille du parc. Nous avons traversé la rue en direction d'un café où je me rappelais avoir dîné avec un homme qui devait avoir deux fois mon âge, avec qui je n'avais pas du tout envie de partager ma table, mais qui fournissait tellement de matière à mon écriture que je pensais devoir en passer par là.

Ma fille s'est installée sur la grande terrasse aux chaises alignées les unes à côté des autres, et elle a sorti son téléphone. Je nous ai commandé du café et de l'eau, puis je suis entrée à l'intérieur pour aller aux toilettes. En apercevant la table tout au fond de la salle, j'ai ressenti un profond malaise s'emparer de moi. Voilà où j'avais passé la soirée, des années et des années auparavant. Je me souvenais de cet homme comme si c'était hier, ses cheveux bruns luisants, ce regard sombre et canin qui ne m'avait pas lâchée une seconde. Je me suis empressée de repousser son fantôme, et une fois devant le lavabo, j'ai évité mon reflet dans le miroir. Je me suis lavé les mains, je les ai séchées, puis j'ai mis une touche de rouge à lèvres, une nuance mate que je savais plaire à ma fille, avant de pincer la bouche sur une serviette en papier et de la jeter.

La serveuse, penchée sur notre table, aidait ma fille à entrer le code wifi dans son portable. Juste pour jeter un œil à Snapchat, m'a-t-elle dit quand je me suis rassise à ma place, voir ce que faisaient les autres. J'ai ravalé un soupir – *tu es à Paris, pourquoi diable as-tu besoin de savoir ce que fabriquent les autres* – et j'ai sorti mon téléphone à mon tour pour googler le portrait de François I<sup>er</sup>, avec son grand nez blanc et ses mains claires qu'ils tenaient devant lui, les doigts élégamment repliés, comme un vrai penseur.

François I<sup>er</sup> était le bâtisseur de la France moderne, il avait pour ambition d'être un souverain humaniste, souvenir qu'il a en effet laissé derrière lui. On le décrit souvent comme un important mécène, défenseur des Arts et des Lettres, le fondateur des bibliothèques et des musées, ce qui, à mes yeux, ne pouvait guère rimer avec tyran, en tout cas au début – comme si les tyrans ne pouvaient pas se passionner pour la littérature et le progrès. Or, puisqu'il revenait au roi de résoudre les conflits qui déchiraient la noblesse et de rendre justice, il ne devait pas ignorer ce qui était arrivé à Marguerite. Pourtant, aucunes archives officielles ne le laissent supposer. Soit il n'a jamais su ce que Jean-François de La Rocque de Roberval avait fait de sa jeune pupille – l'affaire avait peut-être été étouffée pour les protéger l'un ou l'autre –, soit il était au courant et n'y voyait pas d'inconvénient.

J'ai reposé mon portable sur la table et observé ma fille. Elle tapait sur son écran, l'air concentrée, puis elle a commencé à se prendre en photo, esquissant toutes sortes de mimiques. Soudain, elle a éclaté de rire. J'ai sorti mes lunettes de soleil de mon sac à main, les ai frottées avec une serviette du distributeur en aluminium posé à côté du cendrier, et je les ai chaussées.

Le nez pointé en l'air, j'ai savouré le soleil un instant, avant de reprendre mon téléphone. Le malaise apparu au souvenir de ce dîner persistait. Un malaise que j'avais déjà éprouvé à l'époque, une impression rampante, un signal sourd qui avait résonné au fond de moi tout au long du repas, de notre rendez-vous galant, disons-le, comme la première fois que je l'avais rencontré, dès l'instant où nous avons discuté, quand il s'était approché de moi pour m'inviter à un vernissage dans sa galerie. Maintenant que je n'avais plus besoin de l'ignorer, mon dégoût redoublait de force. J'ai fermé le portrait de François I<sup>er</sup> et ouvert celui que Clouet avait réalisé de sa sœur, Marguerite de Navarre, conservé dans un musée de Liverpool. Comme son frère, elle pose devant une tapisserie rouge – bien que différente – de trois quarts et observe le public d'un regard voilé. Tous deux sont manifestement tournés vers quelque chose situé en dehors du cadre.

Marguerite de Navarre est souvent représentée avec les yeux baissés, en coin ou fixés au loin, l'air de scruter quelque chose ou de réfléchir. Elle regarde ailleurs alors qu'on la dévisage. Mais sur le portrait de Clouet, elle nous toise avec un petit sourire retenu à la Mona Lisa – on a d'ailleurs longtemps cru cette œuvre de Léonard de Vinci. Elle porte un chaperon décoré de longues rangées de marguerites, bien sûr que sa fleur, c'était la marguerite. Sur sa main s'est posée une perruche verte, symbole de l'éloquence, qualité dont elle pouvait se vanter, mais également de l'amour et, étant donné la couleur, de la passion – sans doute parce que le tableau a été peint à l'occasion de son mariage avec Henri de Navarre et de son accession au trône, ou simplement parce que l'amour était l'un de ses sujets d'écriture favoris. Plus tard, c'est ce que j'ai choisi de croire. Ou pour être exacte, qu'il y avait une bonne raison à ce qu'elle se laisse immortaliser avec un oiseau vert, alors qu'elle n'aimait pas Henri.

J'ai sorti une cigarette, l'ai allumée et j'ai pris une bouffée, et lorsque la serveuse est ressortie pour prendre la commande d'une autre table, j'ai aperçu mon reflet dans la porte vitrée ouverte. Je n'étais plus celle que j'avais été la fois précédente où je me trouvais là. Une adulte, avec une vie bien à moi. Quel bonheur. Cette idée me soulageait, je sentais enfin l'impression désagréable se dissiper. Je n'avais plus besoin de me mettre en danger pour écrire, avoir de la matière. J'avais déjà tant de choses, ce qui se passait autour de moi suffisait amplement, tout ce que je ne comprenais pas, que je ne contrôlais pas.

Si je pensais devoir m'exposer à l'époque, c'était à cause de la façon dont je me représentais la vie, de ce que je pensais valoir la peine d'être raconté. De ce que je retenais comme important. L'assurance à la limite de la virilité agressive que l'homme dégageait avait beau me dégoûter, je ne devais pas fuir. Il était vaniteux et provocant ; son orgueil, son obstination érotique et ses préjugés me répugnaient tout en me donnant un certain sentiment de victoire : c'était précisément le genre de personnalité que je voulais décrire.

Et puis, je n'étais pas si dérangée que ça à l'idée de m'abandonner moi-même, de m'observer de l'extérieur, mon corps et tout ce que je racontais ; cette manière que j'avais de me tripoter les cheveux et de contracter les lèvres sans rien dire, sous son regard insistant. Je n'y voyais rien de déplaisant, ce n'était qu'une part nécessaire de la chasse à laquelle je me vouais – comme si je parcourais les bois pour y déposer des pièges, guettais ma proie et me réjouissais de la voir tomber dans chacun d'entre eux. J'étais bien obligée de sacrifier un peu ma sécurité pour réussir à l'attirer, pour être capable de décrire l'attitude des hommes envers les femmes, l'attitude des gens les uns vis-à-vis des autres. Si quelqu'un m'avait fait remarquer que j'en payais les frais, j'aurais

## LA FEMME OURSE

rétorqué que c'était le signe d'une idée préconçue des femmes, la sainte ou la victime. Aujourd'hui, les choses ont changé. Force est de constater que j'ai plus de mal à ignorer mes sentiments, ignorer ce qui s'agite au fond de moi.

Mon café était encore trop chaud, la tasse me brûlait les doigts, je l'ai reposée pour souffler sur le contenu. Ma fille avait sombré dans son téléphone, j'ai écrasé ma cigarette à moitié fumée, et j'ai sombré dans le mien. Enfoncée dans ma chaise, les jambes tendues sur le trottoir, je suis retournée à mes recherches. François I<sup>er</sup>, qui tenait de sa mère son amour pour l'art de la Renaissance italienne, avait pris Léonard de Vinci sous son aile à la fin de sa vie, lui confiant un petit château à Amboise, relié au palais royal par un passage sous-terrain. Voilà comment Mona Lisa s'était retrouvée aux mains des Français, pourquoi elle était exposée au Louvre. En relisant le paragraphe, je me suis aperçue que j'avais vu sur le cartel du tableau l'endroit où l'artiste était mort. *Amboise*. Dire que je n'y avais pas pensé.